Une lecture politique des ambiances urbaines : Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire

Céline Bonicco-Donato

▶ **To cite this version:**

Céline Bonicco-Donato. Une lecture politique des ambiances urbaines : Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire. Ambiances in action / Ambiances en acte(s) - International Congress on Ambiances, Montreal 2012, Sep 2012, Montreal, Canada. pp.609-614. halshs-00745869

HAL Id: halshs-00745869
https://shs.hal.science/halshs-00745869

Submitted on 26 Oct 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Une lecture politique des ambiances urbaines

Entre hospitalité émancipatrice et stratégie disciplinaire

Céline BONICCO-DONATO

CRESSON, École nationale supérieure d'architecture de Grenoble, France
Philosophies contemporaines, Université Paris I, France
celine.bonicco@grenoble.archi.fr

Abstract. *This lecture intends to show how thought about ambiances allows to make more complex the sociology of action and to identify some political stakes in urban developments. The sociology of action's credit is to link the issue of space with the practice one. Nevertheless this ecological prospect first of all point out the cognitive aspect of perception although the ambiance's problematic underlines her emotional and temporal size. We put to the test the hypothesis according to the fact that public space can encourage or restrain urban behavior in axiologic meaning of this term, refering to Simmel's analyse and Foucault and Sennett as well.*

Keywords: ambiances, usages, hospitalité, discipline, espace public, urbanité

Loin de se cantonner à la discipline architecturale entendue en un sens réducteur comme domaine théorique cloisonné, la réflexion sur les ambiances possède une portée sociologique féconde, révélant le caractère pluridisciplinaire du champ architectural bien compris. En effet, elle permet de complexifier la sociologie de l'action, courant qui s'est développé aux États-Unis à partir des années 60 avant de rencontrer un écho en France, notamment à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, en liant non seulement l'espace à la pratique mais aussi, plus précisément, l'espace en tant qu'il est perçu à des conduites et des comportements. Elle permet, ce faisant, de développer une approche sensible des formes de vie, attentive à la force d'incitation des qualités diffuses des situations, des émotions qu'elles suscitent et des expériences qu'elles provoquent. Ainsi la réflexion sur les ambiances apparaît-elle à même d'ouvrir des perspectives stimulantes sur les enjeux politiques de notre condition de citadin et l'aménagement des situations composant la grande ville : quelles ambiances peuvent favoriser un comportement urbain au sens axiologique du terme, autrement dit ce comportement en mode mineur nous permettant de faire des choses ensemble malgré nos differences, ou encore de créer des communautés de situation entre gens n'ayant que l'espace en partage ? Deux corpus de textes donnent des éléments pour creuser cette perspective : le premier en un sens positif, en dégageant les facteurs d'ambiance qui encouragent ce comportement, le second en un sens négatif, en soulignant ceux qui le réfrènent. Le sociologue allemande Georg Simmel lie l'expérience du choc offerte par la rue du début du XX^{e} siècle à la forme de vie spécifique de la modernité, l'individualisme comme arrachement aux appartenances traditionnelles et moteur d'un vivre-ensemble ne passant pas par la fusion et l'exaltation mais par des rituels banals. Le philosophe français Michel Foucault montre quant à lui comment l'aménagement de l'espace peut obéir à une stratégie de contrôle de la population, le « biopouvoir », dont la « neutralisation des différences » dans l'espace public décrite par Richard Sennett semble constituer une des modalités.

Après avoir situé l'apport de la théorie des ambiances à la sociologie de l'action, nous examinerons ces deux perspectives. Au-delà d'un dualisme opposant peut-être trop sommaire-

ment deux types d'ambiance dans les espaces de la grande ville, il s'agit plus profondément de penser l'entrelacement entre ambiances citadines et formes de co-existence pour réfléchir à la conception de lieux où l'urbanité marque la coïncidence non seulement du spatial et du social, selon la perspective de la sociologie de l'action, mais aussi du sensible.

L'enrichissement de la sociologie de l'action

Il appartient au pragmatisme américain, courant de philosophie qui se développe au début du XX^{e} siècle, d'avoir souligné l'importance de l'espace pour appréhender la logique des conduites humaines au moyen du concept de situation.

Dans *L'esprit, le soi et la société,* George Herbert Mead, enseignant à l'Université de Chicago, montre ainsi que les normes sociales ne sont pas seulement fixées dans les attentes des différents protagonistes d'une action, mais également enchâssées dans les choses physiques constitutives de l'environnement dans lequel se déroule cette dernière. Ce cadre spatio-normatif reçoit la nom de situation sous sa plume. Si la clé de son behaviorisme réside bien dans son naturalisme non réductionniste, cela signifie que l'on peut adresser une réponse sociale aux objets physiques pour autant que sont fichées en eux des attitudes nous permettant de contrôler notre comportement à leur égard. Introduisant la notion de « chose physique » dans l'un des essais de *The Philosophy of the Present,* il exemplifie une telle conversation sociale avec l'inanimé en décrivant très finement notre attitude face à un livre : dans notre perception est déjà présente notre tendance à le saisir et à tourner délicatement ses pages (Mead, 1932, p. 140). Autrement dit, nous répondons non seulement à la résistance physique et à la forme de l'ouvrage, mais également aux règles d'usage dont il est porteur, en nous abstenant de le déchirer, d'écrire dessus, de décoller sa couverture, etc. Dans la mesure où les objets physiques exercent un contrôle social sur les conduites individuelles, il faut alors parler d'un contrôle de l'environnement qui impose un cadre au comportement. Pour reprendre l'exemple précédent, l'objet social livre s'insère lui-même dans un complexe d'autres objets qui dessinent des situations dans lesquelles nous agissons différemment : nous ne manipulerons pas un livre de la même manière selon que nous sommes chez nous, à la plage ou dans une bibliothèque. Son confrère John Dewey résume ainsi le caractère normatif du cadre spatial : « (...) Une situation qualitative et qualificative est présente comme arrière-plan et contrôle de toutes les expériences » (Dewey, 1993, p. 131), étant bien entendu que, dans une philosophie qui refuse tout dualisme entre le corps et l'esprit, l'expérience est indissociable de l'acte. Dans chaque perception se trouve déjà présente une tendance à agir. Cette analyse pragmatiste a migré hors de son champ disciplinaire initial pour nourrir les analyses du département de sociologie de l'Université de Chicago, en particulier celles de l'interactionniste Erving Goffman. Si la première génération de l'École de Chicago, notamment Robert Ezra Park ou Ernest Burgess, utilisait ce concept, il revient à Goffman de lui avoir donné ses lettres de noblesse dans le champ sociologique en lui consacrant un article en 1964, « La situation négligée ».

Pour comprendre le comportement des agents, selon Goffman, il ne faut pas se référer à des motifs psychologiques individuels, mais à la situation dans laquelle ils se trouvent, qui les incite à se plier à des normes de conduite et de langage. Les situations découpent ainsi des univers de sens et d'action possédant chacun leurs règles propres. Si le sociologue distingue deux dimensions dans notre perception des situations, une affective, qui nous fait ressentir ce qui nous possède, nous absorbe ou encore nous emporte dans une situation (Goffman, 1974, p. 15), et une cognitive, qui nous permet de comprendre ce qui se passe ici, le courant dit de sociologie de l'action qu'il a initié a tendance à l'oublier.

Les travaux de Goffman ont en effet ouvert la recherche sociologique à de nouveaux objets en montrant que le social se nichait là où on ne l'attendait pas, dans les actions individuelles les plus banales de la vie quotidienne. À côté de la sociologie traditionnelle étudiant « l'état général de la société et de ses institutions, les rapports de force qui l'animent et les évolu-

tions qui l'affectent », s'est ainsi développée une autre perspective analysant « la manière dont les individus nouent des relations entre eux en agissant en commun » (Ogien, Quéré, 2005, p. 130). Or les différents travaux explorant cette voie tendent à réduire la situation aux objets physiques qui la composent ainsi qu'à leurs propriétés matérielles, et à privilégier de ce fait la dimension cognitive de la perception. Ainsi Gibson définit-il la perception à partir de l'information et non de la sensation en montrant que sa fonction est de nous fournir des indices sur notre environnement. Loin de recevoir des sensations de manière passive, elle explore le monde de manière active pour chercher l'information permettant de saisir les *affordances* des objets. Par ce terme difficilement traduisible en français, il faut entendre la valeur fonctionnelle d'un objet pour l'organisme qui en use, autrement dit les possibilités d'action qu'il offre. Notre perception de nature inquisitrice saisit donc directement les potentialités et les prises offertes par notre environnement.

Si cette perspective d'analyse, riche et stimulante, se révèle très féconde, il n'en demeure pas moins vrai qu'en privilégiant l'aspect cognitif et actif de la perception, elle en laisse de côté tout un pan, à savoir son caractère sensible et passif que la théorie des ambiances permet quant à elle d'intégrer, tout en conservant le lien si important entre perception et action qui souligne l'importance de l'espace et de l'environnement dans le déroulement et la configuration des pratiques des individus. Dans cette perspective, entendre sous le terme de situation non seulement les objets physiques la composant mais aussi les qualités diffuses en émanant (soit directement, soit indirectement par leur mise en relation) permet de tisser un lien entre ressentir et agir dans une perspective dynamique temporelle, pour autant que les qualités diffuses varient au fil des heures et de différents événements. Il ne s'agit pas de surdéterminer un aspect de la situation au détriment de l'autre (sans monde ambiant, il n'y aurait pas d'ambiance), mais de prendre en compte ces deux dimensions comme éléments d'incitation aux pratiques.

Esthétique de la grande ville, individualisme et sociabilité

Dans son texte de 1905, « Les grandes villes et la vie de l'esprit », Georg Simmel aborde la métropole moins à partir des bâtiments qui la composent que de l'ambiance particulière qui en résulte, moins à partir de la contemplation visuelle que d'un ressenti multisensoriel. Or cette approche esthétique de la métropole est intimement liée sous sa plume à une analyse des us et coutumes de citadins, réalisant ainsi l'articulation de l'espace, du sensible et du social que nous appelons de nos vœux.

Il analyse l'expérience à laquelle donne naissance cet espace particulier comme expérience du choc, en raison d'une « intensification de la vie nerveuse qui résulte du changement rapide et ininterrompu des impressions externes et internes » (Simmel, 2004, p. 170). La métropole est vécue par le citadin comme un espace-temps chaotique où les flux des piétons et des voitures s'entremêlent, où les images changeantes et fugaces des enseignes publicitaires se succèdent les unes aux autres, où l'origine des bruits ne peut plus être distinguée, où cohabitent des univers hétérogènes dont les frontières se révèlent brutalement au détour d'une rue. Les impressions s'imposent de manière d'autant plus inattendue que le citadin apparaît comme l'être de la locomotion arpentant sans fin la ville pour se rendre à son travail et à ses occupations. Si Simmel ne propose pas de qualificatifs pour préciser cette atmosphère, sans doute est-ce celui de sidérant qui serait le plus approprié. Cette ambiance spécifique à la métropole incite à certaines pratiques que Simmel envisage comme des manifestations de ce qu'il appelle le caractère blasé du citadin pour les rattacher en dernière instance au sens de la modernité : l'individualisme.

Pour s'accommoder des sollicitations continuelles de la grande ville, le citadin se protège en adoptant dans ses relations interpersonnelles une certaine réserve qui se traduit par une forme de distraction. On songe aux voyageurs dans le métro plongés dans leur journal ou absorbés par la musique de leur baladeur numérique. À l'encontre de la familiarité propre à

la ville provinciale, la distance sociale apparaît comme l'attitude qui préserve de la désintégration. Mais en le plongeant dans cet univers déstabilisant et en le confrontant à la différence, l'expérience du choc offerte par la métropole lui donne également l'occasion de s'arracher à ses appartenances traditionnelles. En attirant de nombreux immigrés ayant coupé les liens avec leur milieu d'origine, en leur permettant d'élargir leur esprit et de se débarrasser de leurs préjugés grâce à la richesse des rencontres et la diversité des stimuli sensibles, la grande ville les autorise à se définir par eux-mêmes, en faisant valoir le noyau qui les constitue tous, leur nature d'être libre et égal aux autres ou encore ce que Simmel nomme l'« être humain universel » (Simmel, 2004, p. 183). En cessant de se définir par le collectif auquel il appartient, l'individu tente également de faire valoir ses différences propres en les exposant au regard de tous, tâche d'autant plus facile qu'il ne connaît pas son public, ce qui favorise toutes les expressions personnelles et excentriques. Tels sont les deux visages de l'individualisme : libéral au sens politique et romantique.

Cette individualisation apparaît comme le moteur d'un nouveau type de relations sociales que Simmel nomme « sociabilité », désignant par là un type de lien qui se réalise en-deçà de tout contenu déterminé lié à la culture, à l'éducation, et donc à l'origine. Art d'être ensemble sans avoir aucun intérêt à l'être, art de s'accommoder les uns des autres sans partager les mêmes valeurs, la sociabilité apparaît comme une » forme ludique de la socialisation », une forme indéterminée dans son contenu qui permet aux habitants de la grande ville de se fondre dans un public malgré leurs différences. Se proclamant héritier de Simmel, Erving Goffman souligne dans cette perspective les multiples rituels auxquels se livrent les citadins de la grande ville pour constituer ces communautés éphémères dont le lien ne repose que sur le partage de l'espace : inattention civile, art d'esquiver l'autre en lui prêtant attention, phrases vides de sens (« Quel beau temps ! ») reposant sur les ressources sûres du langage, etc. Simmel et Goffman nous invitent ainsi à prendre la pleine mesure non seulement de la positivité paradoxale de cette politesse de l'abstention, de cette urbanité liant effectivement les citadins dans la sphère publique, mais aussi de son inventivité : si le jeu est codifié, dans la mesure où il obéit à des règles, ces règles se révèlent relativement souples dans la mesure où rien ne préjuge des modalités concrètes pour satisfaire la seule norme fondamentale, respecter la personnalité de celui dont on ignore tout et avec lequel on ne partage peut-être rien sauf le lieu.

Ambiance aseptisée et discipline des corps

À l'encontre de l'expérience du choc offerte par la métropole simmélienne s'articulant avec des pratiques urbaines au sens social du terme, se dessine un autre type d'ambiance citadine propice à d'autres usages : l'aseptisation. Le sociologue américain Richard Sennett emploie ce terme pour décrire l'appauvrissement de l'expérience sensible dans les espaces publics contemporains. Il aborde ainsi des caractéristiques morphologiques (choix des matériaux, des couleurs, des formes architecturales) et sociologiques (monofonctionnalité, homogénéité des publics, zonage, hygiénisme, etc.) du point de vue de la perception et du ressenti : ces différentes caractéristiques se mêlent en une expérience unique, celle d'un lieu morne et lisse. Il décrit ainsi les espaces publics comme des « espaces "inoffensifs" insignifiants et neutralisants » (Sennett, 2009, p. 18). Quelles pratiques se déroulent dans ces lieux ? Des trajectoires solitaires et rectilignes, privilégiant l'efficacité et la rapidité à la flânerie et à la déambulation, pour rejoindre son lieu d'épanouissement, la sphère intime. En effet la négation des différences, qu'il s'agisse de différences humaines ou sensibles dans les grandes villes contemporaines, procède d'une peur, celle de s'exposer. Ainsi l'aseptisation apparaît-elle comme une manière de se prémunir contre toute confrontation dérangeante. Ne se contentant pas de lier cette esthétique monotone à cette cause spirituelle, Sennett souligne également la responsabilité des architectes et des urbanistes, renforçant par leur parti pris ce que l'on pourrait nommer le mal du siècle.

Dans la mesure où Sennett rattache sa démarche à celle de Michel Foucault (« Je voulais réaliser une histoire du corps dans la lignée de mes discussions avec Foucault et de nos articles rédigés en commun, que je ne désespère pas de voir traduire un jour en français... Je voulais connaître les liens entre l'image du corps qu'une société entretient et l'environnement qu'elle construit[1]. »), il convient de mobiliser le concept philosophique de biopouvoir pour préciser cet entrelacs entre corps disciplinés et pauvreté de l'ambiance. Par ce terme introduit dans *La volonté de savoir* et *Il faut défendre la société,* Foucault désigne une nouvelle modalité du pouvoir qui émerge au XVIII[e] siècle : ne privilégiant plus la punition, venant toujours après-coup et donc signe d'un échec au moins partiel, le pouvoir, sous toutes ses formes, vise à prévenir l'infraction en disciplinant les corps des individus. Au siècle où se développe le capitalisme, ces derniers sont perçus comme une source de richesse potentielle. Ainsi faut-il veiller à leur santé et à leur obéissance de manière à ce qu'ils n'enrayent pas la machine productiviste. Le pouvoir en vient à s'exercer directement sur leur vie, autrement dit sur leurs pratiques, en déployant différentes techniques et stratégies dont l'aménagement de l'espace constitue une des facettes. Dans cette perspective, Foucault constate que le siècle des Lumières voit l'émergence d'une réflexion inédite sur l'architecture « en tant que fonction des objectifs et des techniques de gouvernement des sociétés » (Foucault, 1982, p. 1089). Ses finalités résidant dans le maintien de l'ordre, la prévention des épidémies et des révoltes ainsi que la promotion d'une vie familiale convenable et conforme à la morale, une question se pose alors aux agenceurs de l'espace pour les satisfaire : « Comment doit-on concevoir à la fois l'organisation d'une ville et la construction d'une infrastructure collective ? »

La réflexion de Sennett prolonge cette thèse de Foucault en soulignant que la pauvreté sensorielle des espaces urbains contemporains participe d'une normalisation des usages du citadin, accroissant sa passivité dans la mesure où elle semble lui interdire l'invention et l'aventure et qu'elle répond aux exigences de la nouvelle donne économique. En insistant sur la vocation avant tout commerciale ou touristique des espaces publics, Sennett dégage par là même la perte d'urbanité des pratiques des citadins : loin de déployer ses rites infimes décrits par Simmel et Goffman pour se fondre dans un public reposant sur une communauté spatiale, ils s'enferment dans des pratiques égocentriques renforçant l'entre-soi et le repli sur la sphère intime. Cependant, malgré la pertinence de cette analyse, il faudrait sans doute nuancer cette passivité en se souvenant que pour Foucault tout pouvoir suscite un contre-pouvoir, et ne pas sous-estimer la capacité des usagers à détourner les prises les plus rigides.

En guise d'ouverture

La flânerie dans ces deux corpus de textes présente un double intérêt, général et local, pour tout chercheur s'intéressant aux ambiances.

D'une part elle nous invite à prendre conscience et à explorer l'articulation entre l'environnement et les pratiques du point de vue de l'expérience sensible et de sa qualité. En effet les analyses de Simmel et de Sennett nous invitent non seulement à souligner le caractère situé des comportements et à prendre en compte leur inscription spatiale pour les comprendre, mais aussi à appréhender cet environnement du point de vue de son ressenti. Considérer que toute action est incarnée dans un cadre spatial s'avère insuffisant pour l'analyser dans son déroulement si l'on ne qualifie pas les qualités diffuses en émanant, susceptibles de se modifier au fil du temps et des moments de la journée. Ainsi les rituels d'urbanité ne peuvent-ils être pleinement compris si l'on se contente de décrire les espaces publics de la grande ville simmélienne à partir de leurs simples caractéristiques physiques : seule l'ambiance sidérante et le choc qu'elle occasionne sont à même de rendre compte du déra-

1. http://urbanisme.u-pec.fr/documentation/paroles/richard-sennett-64694.kjsp

cinement du citadin et de la mise en place d'une nouvelle forme de sociabilité. De même, seul l'accent mis sur la qualité globale d'aseptisation, de neutralité et d'insignifiance de certains espaces publics peut produire une explication convaincante de la circulation docile et rectiligne en leur sein. Prendre en compte la qualité sensible des espaces, lorsque les pratiques sont en jeu, permet de ressaisir de manière synthétique leurs différents éléments matériels, de les typifier et de s'intéresser au facteur temps dans une perspective dynamique. Ainsi la théorie des ambiances nous semble-t-elle à même d'enrichir la sociologie de l'action en invitant à envisager la puissance incitatrice de la dimension pathique et affective de notre perception. Paraphrasant le pragmatisme pour lequel percevoir c'est déjà agir, il conviendrait alors d'ajouter que ressentir c'est déjà agir.

D'autre part, dans le cadre d'une réflexion plus spécifique sur la conception des espaces publics urbains, cette flânerie nous pousse à réfléchir aux facteurs d'ambiance à même de favoriser l'urbanité ou de la réfréner. Tout l'intérêt de cette double réflexion est de ne pas proposer des recettes miracles à l'aide d'une liste discontinue d'équipements spécifiques, mais d'encourager à penser des dispositifs susceptibles de favoriser le choc ou l'aseptisation. Les textes de Simmel et Sennett interpellent le concepteur en l'incitant à se poser les questions suivantes : Comment provoquer l'étonnement ? Comment accueillir tout un chacun de manière à ce qu'au-delà d'une déstabilisation première il se sente bien et puisse nouer des liens, hors de son cercle intime, avec ceux qui ne lui ressemblent pas ? Comment l'inviter à s'approprier le lieu sans courir le risque de la privatisation ? Bref, comment engendrer une ambiance d'hospitalité et non de discipline ?

Références

Dewey J. (1993), *Logique. Théorie de l'enquête*, Paris, PUF

Foucault M. (1976), *La volonté de savoir,* Paris, Gallimard

Foucault M. (1982), Espace, savoir et pouvoir, *in Dits et écrits,* T. II (2001), Paris, Gallimard, pp. 1089-1104

Foucault M. (1997), *Il faut défendre la société* (1976), Paris, Seuil

Goffman E. (1988), La situation négligée (1964), *in Les moments et leurs hommes,* Paris, Seuil/Minuit, pp. 143-149

Goffman E. (1974), *Les cadres de l'expérience,* Paris, Minuit

Mead G. H. (1932), *The Philosophy of the Present,* A. E. Murphy (ed.), La Salle, Open Court Publishing Company

Ogien A. & Quéré L. (2005), *Le vocabulaire de la sociologie de l'action*, Paris, Ellipses

Sennett R. (2009), *La conscience de l'œil,* Paris, Verdier

Simmel G. (2004), Les grandes villes et la vie de l'esprit*, in Philosophie de la modernité*, Paris, Payot, pp. 169-183

Auteur

Céline Bonicco-Donato est maître-assistante à l'École nationale supérieure d'architecture de Grenoble (ENSAG), chercheuse au laboratoire CRESSON UMR 1563, et membre associée de l'unité Philosophies contemporaines de l'Université Paris I. Ancienne élève de l'ENS (Ulm), agrégée et docteur en philosophie, elle travaille, au croisement de cette discipline et de la sociologie, sur la problématique de l'espace public et de l'urbanité.

E-mail : celine.bonicco@grenoble.archi.fr